

TERRE

19 janvier 2019

LA PREMIÈRE GOUTTE DE PLUIE

Au moment où les premières gouttes de pluie frappent une surface de terre sèche et où l'humidification commence, l'activité des micro-organismes dans le sol atteint son maximum. Ils se réveillent quand ils voient l'eau – et l'odeur qu'ils dégagent est ce parfum. Géosmie. Pétrichor. Ce que nous appelons l'odeur de la terre est en réalité le cri de joie de milliards de créatures vivantes.

"La façon dont vous traitez la terre, elle vous traite de la même manière, mes amis. Quand vous la traitez négativement, même inconsciemment, elle ne vous donne rien en retour, elle vous traite négativement."

La terre n'est pas un substrat inerte – c'est un système vivant, un organisme avec une mémoire. Elle abrite des milliards de micro-organismes dans chaque gramme, et ces êtres vivants sont bien plus anciens, bien plus résilients que les êtres humains. Les engrais azotés commerciaux produisent des oxydes d'azote – un gaz à effet de serre 300 fois plus puissant que le dioxyde de carbone. L'utilisation répétée d'engrais chimiques accumule des composés salins, réduisant la capacité de rétention d'eau du sol. L'irrigation excessive dissout les nutriments du sol, provoquant des problèmes de salinisation – c'est exactement ce qui se passe dans la région du GAP. La terre retourne ce qu'on lui fait : soignée, elle devient fertile ; négligée, elle devient stérile. Ce n'est pas une métaphore mais une réalité biochimique. La relation humain-terre est le microcosme de toutes les relations écologiques.

Une voix ayant plus de quinze ans d'expérience à la tête de la section d'Istanbul de la Chambre des ingénieurs agronomes raconte un voyage du citoyen ordinaire au représentant syndical, à la direction syndicale, à la coordination de plateforme. Ce chemin a été emprunté après avoir vu comment la science est manipulée – après avoir remarqué que les plus petites choses sont brillamment polies tandis que certaines vérités sont mises de côté. La plateforme anti-OGM est une lutte en cours depuis 2004 – une résistance militante contre le contrôle des semences par les entreprises. La plateforme contre la marchandisation de l'eau a été fondée après le Forum mondial de l'eau de 2009, mais la convergence d'organisations avec des sources de financement et des motivations différentes a rendu la fragilité inévitable. L'organisation des agriculteurs est un prérequis de l'émancipation agricole en Turquie – mais la coopérativisation doit traiter les inégalités structurelles et ne pas devenir une façade institutionnelle.

Les chiffres sont douloureux : au cours des quinze à seize dernières années, les agriculteurs turcs ont abandonné 32 millions d'hectares de terres agricoles – une superficie plus grande que la Belgique. Ce n'est pas seulement une perte de terres ; chaque champ abandonné emporte avec lui des savoirs accumulés au fil des générations. Pourtant la Turquie dispose de 40 millions d'hectares de terres arables pluviales – une superficie grande comme les Pays-Bas, portant un potentiel de sécurité alimentaire mais inutilisée. Les prix agricoles sont fixés sur les marchés mondiaux des matières premières : le coton chinois sous-coupe le coton turc, la ferme devient non rentable, la population jeune rejette les campagnes – à la fois par nécessité économique et dérive culturelle. La « révolution » de l'agriculture chimique des années 1960 promettait des augmentations de rendements – les agriculteurs sont devenus dépendants d'intrants qu'ils ne pouvaient pas se payer, et la dégradation des sols a approfondi la dépendance. Les militants doivent choisir ce pour quoi ils se battent – énergie, eau, semences. Se disperser dans toutes les directions conduit à la fatigue des plateformes et à l'effondrement – lorsque les conditions politiques changent, cet effondrement s'accélère.

L'organisation à long terme nécessite résilience émotionnelle et sécurité matérielle ; sans cela, même les meilleures intentions se dissolvent.

IL N'Y A PAS D'ÉCOLOGIE SANS TRAVAIL

La recherche en agriculture écologique examine la production mais ignore les conditions de travail. Si la production biologique et durable a du sens dans une région alors que l'exploitation des travailleurs augmente, cette durabilité est creuse – voire trompeuse. L'exposition aux pesticides affecte directement la santé des travailleurs, mais le fardeau le plus lourd de cette exposition est supporté par les travailleurs du groupe de revenu le plus bas, les moins protégés. La justice du travail est une question écologique – et l'écologie est incomplète sans justice du travail.

"Pourquoi les travailleurs agricoles saisonniers viennent-ils de Cizre, Şırnak ? Pourquoi là-bas ? La géographie politico-économique détermine où les problèmes écologiques vont émerger et devenir visibles."

Un sociologue né à Istanbul (2006, Université d'Istanbul Sociologie), qui a complété un master à l'Institut Atatürk de Boğaziçi, a mené un travail de terrain approfondi de 2009 à 2015 à Adana, Mersin, Manisa, Bursa et Cizre – maintenant en doctorat conjoint à Boğaziçi et Paris 8 – travaille sur la transformation rurale et le travail migrant. Réflexivité méthodologique : la géographie politico-économique détermine où les problèmes écologiques vont émerger et devenir visibles.

Depuis les années 1990, la transformation rurale s'est déroulée à trois niveaux : les profils des travailleurs agricoles saisonniers ont changé – de petits agriculteurs complétant leur revenu à des travailleurs entièrement sans terres, entièrement vulnérables ; les producteurs ont été transformés – ils ne peuvent plus produire comme avant dans les nouvelles conditions ; la géographie spatiale a changé – le travail a été déplacé vers différentes régions, différentes conditions. Dans le travail agricole, il y a une hiérarchie ethnique : les travailleurs turcs reçoivent les salaires les plus élevés, les travailleurs kurdes des salaires moyens – certains rendus sans terre par le déplacement forcé des années 1990 –, les réfugiés syriens travaillent pour les salaires les plus bas, parfois sans salaire du tout.

Ce n'est pas accidentel mais structurel – le produit des politiques de l'État turc (assimilation, confiscation des terres) et des crises mondiales de réfugiés. La cartographie géo-spatiale des schémas de travail et des flux migratoires est réalisée avec QGIS. Le concept de « ghetto rural » émerge – des settlements en tentes permanentes à Adana-Mersin pour les populations syriennes et kurdes déplacées. Ce ne sont pas des camps saisonniers temporaires ; ils créent des communautés piégées, sans issue, des personnes y vivant toute l'année. Le Réseau de Communication sur la Migration des Travailleurs Saisonniers se réunit deux fois par an depuis 2010 – des chercheurs, des activistes et des travailleurs de la société civile de différentes disciplines.

Le Réseau de Recherche Rurale et les Réseaux de Migration (Institut d'Études Anatoliennes) sont nouvellement fondés. Le travail des enfants, les écarts de salaire entre les sexes, la dépossession – la vulnérabilité créée par le manque de terres – sont des réalités que la recherche en agriculture écologique ignore.

L'écologie ne peut être comprise sans le travail, le travail sans l'écologie – ce ne sont pas des luttes séparées.

La question reste ouverte : comment comprendre l'écologie sans comprendre le travail ?

LA RELATION DE CONFIANCE

Une professeure de musique qui a refusé l'emploi dans les secteurs public ou privé, dont la conscience environnementale a été façonnée par le mouvement de résistance hydroélectrique et l'expérience de la Vallée d'Alakır – un voyage qui a évolué d'un cours de permaculture à un travail de communauté alimentaire. Coopérative de Kadıköy : établit une relation directe producteur-consommateur. Non seulement la durabilité environnementale mais la justice relationnelle est respectée – les conditions de travail, l'emploi des réfugiés, les dynamiques de genre dans les ménages agricoles sont régulièrement surveillés et évalués. Ekorita : une carte écologique interactive combinant

espaces écologiques, forums, actualités et recommandations — une réponse à la fragmentation de l'information. Plateforme Zéro Déchet : rejet des déchets à la source de production, au-delà du recyclage — transformation de la consommation, pas seulement gestion des déchets.

"Il y a beaucoup d'intentions mais nous sommes un peu stagnants en ce moment sur la partie active."

Les communautés alimentaires et les coopératives fonctionnent grâce à une organisation horizontale — prise de décision par consensus, pas de hiérarchie, participation égale, transparence. Les rencontres physiques mensuelles (magasin de Kadıköy) créent de la solidarité, réduisent l'empreinte carbone, établissent des relations de confiance. Les réseaux de petite échelle et distribués sont plus résilients et politiquement plus significatifs que les ONG centralisées. La relation de confiance — pas un contrat, mais une relation face à face — est le fondement de l'économie alternative.

Mais l'épuisement des bénévoles est réel. Faire monter en échelle sans compromettre les principes est difficile. Le projet Ekorita est actuellement stagnant en raison de contraintes de ressources. Les intentions sont nombreuses, l'action durable est rare — ce n'est pas seulement un problème individuel mais structurel. La durabilité basée sur le bénévolat est une faiblesse structurelle : les gens s'épuisent, les projets s'arrêtent, recommencer devient un peu plus difficile à chaque fois. Sans conditions matérielles — temps, espace, sécurité de revenu — l'idéal de l'organisation horizontale reste en suspens.

Le voyage de l'enseignement musical à la permaculture, de la résistance hydroélectrique à la coopérative alimentaire, est l'histoire de la façon dont la transformation individuelle peut évoluer vers l'organisation sociale. Se rencontrer une fois par mois dans un magasin à Kadıköy — un acte aussi simple, portant un sens aussi profond.

LES PLUS GRANDS MICROBES

Né à Ordu — élevé dans la richesse écologique de la mer Noire — s'installer à Ankara pour l'université a été une expérience de déplacement. Cette expérience est le point de départ d'une pratique d'art de la terre.

Une recherche de master sur l'art de la terre en Turquie en 2014, une formation en illustration scientifique, un doctorat sur le dialogue corps-nature. Initiative d'Art Contemporain Pelisiyar (2013) : interventions dans des espaces historiques abandonnés et écologiquement transformés — l'espace lui-même devient matière et message. « Les Plus Grands Microbes » — un projet continu de performance/art de rue. Inspiré par une métaphore d'un auteur chinois : si les microbes avaient des mains et de la peinture en spray, ils écriraient « Les Plus Grands Microbes » partout. Plus de 350 endroits à Paris, se répandant à Istanbul, Ankara, Konya. Les microbes sont les ultimes survivants — ils continuent à vivre même après une dévastation nucléaire.

Nous sommes transitoires, ils sont permanents.

"Même si l'humanité cessait d'exister sur cette planète que nous habitons, ils continueraient à vivre."

Une évolution de voir la nature et l'art comme séparés, à comprendre que l'histoire de l'art a inclus le land art (depuis les années 1960), à l'illustration scientifique approfondissant la flore de Turquie, à la performance devenant écologie corporelle. Le corps n'est pas un observateur se tenant en dehors du paysage mais une partie biologique de celui-ci. La plupart des artistes concernés par l'écologie ne ressentent pas profondément les processus naturels — il faut approcher avec la perception d'un agriculteur : observation continue, analyse attentive, connexion émotionnelle profonde.

Le projet D8M : collaboration de restauration environnementale avec des opérateurs de bulldozers à Istanbul — transformer le pouvoir destructeur de la machine en pouvoir réparateur. Recherche sur la culture des jardins et du paysage à Paris, enseignement académique (à Konya, loin d'Ankara). Passer à l'action — une transition d'un activisme basé sur l'espoir à un activisme basé sur le mouvement. On n'espère pas, on se meut. Les mouvements —

non singuliers mais pluriels, non linéaires mais dynamiques – continuent. Les gens parlent de colonisation spatiale, d'agriculture sur Mars – mais même si l'humanité disparaissait de cette planète, les microbes continueraient à vivre. L'exceptionnalisme humain est peut-être le plus grand obstacle à la pensée écologique.

LES MARCHÉS DE PRODUCTEURS

Un designer qui a obtenu son diplôme d'architecture à l'Université Yıldız, fait un master en tectonique numérique (IaaC, Barcelone), enseigne à l'Université Bilgi et fait des recherches sur les méthodes de production numérique à l'ITÜ – un chercheur en design centré sur l'artisanat, les outils et l'apprentissage par la pratique. Les marchés agricoles du Bassin Menderes (Ödemiş, Tire, Nazilli, Karacasu) ont été examinés dans le cadre de recherches pour la 4e Biennale du Design – avec Göher Gürcan Tan (architecte, chercheuse en marchés) et Tangör Tan (ingénieur agronome, gastronome). Les réseaux production-consommation constituent les relations urbain-rural – comprendre ces réseaux signifie comprendre le système alimentaire.

Cartographié dans le travail de terrain 2017–2018 : le changement saisonnier et la fonction sociale des marchés de producteurs, les chaînes d'approvisionnement, l'esthétique des étals de marché – bâches colorées et couvertures signalant le type de produit –, les profils des producteurs, les savoirs intergénérationnels, l'infrastructure, les marges bénéficiaires.

Vildan Teyze à Tire : un cycle de travail de 40 heures – préparation du jardin, installation du marché, vente – pour des marges bénéficiaires minimales. Ces 40 heures exposent le travail caché derrière le discours des « aliments locaux ». À quel point notre conscience de consommateurs d'aliments locaux et biologiques est-elle profonde ? La distance entre la main qui reçoit le produit et la main qui l'a cultivé est non seulement physique mais épistémologique. Ni une analyse du côté de la production ni du côté de la consommation n'est suffisante – l'analyse relationnelle est centrale. Les marchés sont des tiers-lieux où la compétence du producteur (conservation de l'abondance) rencontre la volonté du consommateur à s'engager. Des échelles différentes révèlent des relations différentes : la logique du producteur au niveau du champ est fondamentalement différente de la présentation au marché.

La documentation visuelle sur Instagram a été délibérément utilisée – pour déplacer la conversation de « qu'est-ce que c'est ? » à « d'où ça vient ? est-ce que vous savez qui l'a cultivé ? dans quelles conditions ? » Les bâches colorées signalent le type de produit, la variété saisonnière reflète la fonction sociale – le marché n'est pas seulement un lieu de shopping mais un mécanisme d'échange de savoirs. La relation producteur-consommateur crée – ou peut créer – un réseau de confiance au-delà de la logique marchande.

L'ARCHITECTURE DE LA TERRE

Un architecte né à Mardin, dont la famille s'étend à une tradition soufie Qadiri millénaire, qui est passé de l'éducation à la médresa à l'école formelle, et qui a grandi avec les savoirs agricoles de son grand-père et la garde des paysages de la région de Sultan Şemus (25 degrés contre les 40 de Mardin ; une rare zone verte). Déplacement forcé lors du conflit kurde de 1993 – la famille a déménagé d'un village rural vers la Kızıltepe urbaine.

Témoin que ses amis d'enfance sont devenus des travailleurs agricoles saisonniers. Un projet d'accélération d'éolienne TÜBİTAK (lycée), deux brevets sur le logement en conteneur, activisme étudiant, compétitions de mathématiques et d'échecs – un esprit multidimensionnel. Maintenant un doctorat sur la conception de logements en conteneur pour les travailleurs agricoles saisonniers à Sarıcakaya, Eskişehir – une zone de micro-climat où l'Astragalus est cultivé – en collaboration avec l'Université Istanbul Medipol. Une thèse de master sur l'architecture de la terre et le design durable. Analyser l'évolution spatiale des settlements de travailleurs entre 2002 et 2017 avec Google Earth – quinze ans de changement, lisibles dans les images satellites. Une proposition d'architecture en terre inspirée par la technique de refroidissement passif du malkaf (tour à vent) de la maison Harran – brique de boue, adobe, systèmes multicouches utilisant la terre comme matériau d'isolation primaire.

Le plan maître : espace de cuisine commun, espaces sociaux, intégration de la permaculture – les travailleurs cultivant leur propre nourriture (tomates, aubergines, poivrons). Logement digne, vie saine, capacité d'organisation – ceux-ci sont directement liés aux décisions architecturales.

"L'architecture locale – les schémas d'implantation se formant spontanément à Mardin – porte en elle des savoirs écologiques. Non pas inventer mais multiplier ; utiliser la terre comme matériau d'isolation primaire ; concevoir des systèmes multicouches."

L'architecture n'est pas séparée de l'écologie. La conception du logement affecte directement la dignité, la santé et la capacité d'organisation des travailleurs agricoles. Les travailleurs saisonniers vivent dans des tentes, des baraquements, des conteneurs – ces espaces tracent non seulement des frontières physiques mais sociales. Un espace de vie digne est un prérequis pour l'organisation.

La transition de la noisette au kiwi – une transformation vécue à Mardin – le kiwi a apporté de nouvelles saisons de récolte, de nouvelles recettes, de nouvelles pratiques sociales, et a changé les rythmes de la vie communautaire. Une culture du kiwi s'est-elle formée ? Combien de temps faut-il pour qu'une culture se forme ? Lorsque la politique agricole élimine une culture, elle efface aussi la culture et les systèmes de savoirs liés à cette culture – l'économie familiale de la cueillette des noisettes, les rituels communautaires, l'ordre saisonnier disparaissent. Les cultures ne sont pas des unités économiques ; ce sont des vecteurs culturels, des porteurs de savoirs, des formes incarnées de relations sociales.

Les savoirs agricoles de son grand-père dans la région de Sultan Şemus – des savoirs transmis à travers les générations, appris par la vie – ont été coupés avec le déplacement forcé de 1993. Cette rupture n'est pas seulement géographique mais épistémologique : lorsque le savoir est déplacé, comme une graine arrachée à son sol, il se dessèche.

LE JARDIN ROMAIN ET LES SEMENCES

Un ingénieur en matériaux qui a travaillé cinq ans dans les médias, qui a vécu un « éveil » après Gezi – particulièrement après avoir appris la permaculture – et a choisi de quitter le travail corporatif pour se tourner vers la production alimentaire urbaine et l'autosuffisance. Le Jardin Romain – le jardin communautaire à Cihangir – est une reconquête d'espace public contre la tentative de la municipalité de le convertir en café commercial, preuve que l'agriculture urbaine est possible.

La bataille juridique a été gagnée, mais la complaisance qui a suivi démontre la nécessité d'un engagement soutenu. Fabrication de savon – transformer la consommation personnelle en production domestique naturelle. Garde des semences – multiplier et distribuer des semences locales, une pratique récemment commencée. Organisation de communauté alimentaire via Yeryüzü Derneği (Association de la Terre). Le cadre de la permaculture : comment pouvons-nous répondre à nos besoins avec un minimum de dommages à la nature et comment pouvons-nous convertir les sorties en entrées ?

Pour un habitant urbain, la déconnexion de la production n'est pas une fatalité – la dépendance à la consommation peut être réduite grâce aux savoirs matériaux, à la production directe et aux réseaux de partage. Faire du savon, conserver des semences, créer un jardin – ce sont de petits actes mais chacun est un point de déconnexion du système. Le Jardin Romain gagné par la lutte juridique, puis est venue la complaisance – un rappel de la nécessité d'un engagement soutenu. Gagner ne suffit pas ; ce qui est gagné doit être protégé.

"La nourriture est très importante. Notre production locale a incroyablement chuté. Que pouvons-nous faire localement ?"

Cette question est la question guidant l'ensemble de la réunion.

LE SOUFFLE DE LA TERRE

C'est la neuvième et dernière réunion du programme Solunum de birbuçuk. En plus de deux ans, un voyage de l'eau à la biodiversité, du métabolisme aux frontières, du climat à l'extraction minière, du genre à l'énergie, à la terre a été complété. Chaque réunion a amené des personnes de différentes disciplines à la même table – pas de hiérarchie, temps égal, récit personnel, absence de structure formelle.

La réunion sur la terre est à la fois résumé et examen de ce voyage. Sept présentations – organisateur de communauté alimentaire, militant agricole, sociologue du travail, fondateur de coopérative alimentaire, artiste de la terre, architecte-chercheur, architecte de la terre – ont touché la même question par différents chemins. Et dans la discussion libre ces voix se sont mêlées, se sont complétées, se sont parfois contredites. Mais le consensus fondamental qui émerge est clair : la terre est un système vivant, le travail ne peut être séparé de l'écologie, les relations de confiance sont le fondement de l'économie alternative, les systèmes de savoirs sont effacés avec les cultures et les pratiques de la terre.

La dépolitisation de l'écologie – concerts « Pour la Nature », branding de la durabilité – dissimule les causes systémiques. Discuter du changement climatique en fumant une cigarette, c'est éviter de faire la connexion personnel-politique. Le design et la durabilité sont largement discutés dans l'académie mais rarement traduits en pratique. Inversement, les savoirs des activistes et praticiens atteignent rarement les contextes académiques. Trois heures de réunions sont insuffisantes pour une organisation soutenue – des ateliers de suivi, de petits groupes de travail, de la documentation sont nécessaires.

Les tensions dominantes : entre urgence et patience – la lenteur de la construction des relations pendant que la crise climatique s'accélère. Entre critique systémique et changement graduel – comment rester motivé ? Entre la fragmentation des savoirs disciplinaires et le besoin d'un cadre commun. Échelle : les actions individuelles sont insuffisantes, le changement structurel est nécessaire mais semble impossible. La plupart des projets travaillent à des échelles intermédiaires : pas la politique globale, pas la consommation individuelle, mais les réseaux de quartier et régionaux – marchés, communautés, ateliers collaboratifs.

Le changement naît de petites pratiques accumulées et d'une organisation locale – pas d'une mise en œuvre descendante. L'engagement de quinze ans d'Ahmet pour l'organisation agricole, les plus de quatre années de lutte de Rana avec le Jardin Romain, l'immersion ethnographique pluriannuelle de Deniz – ces échelles de temps nécessitent une résilience émotionnelle et une sécurité matérielle que la plupart des gens n'ont pas. Mais la terre nous enseigne quelque chose : quand la première goutte de pluie tombe sur la surface sèche, les micro-organismes s'éveillent.

Les conditions n'ont pas besoin d'être parfaites pour l'éveil – une goutte suffit. Le mouvement – non singulier mais pluriel, non linéaire mais rhizomatique, non centré mais distribué – se déroule simultanément à travers de nombreuses pratiques, à différentes échelles, dans différentes géographies. Le programme Solunum a lui-même été cette pratique : il a créé des continuités et des relations inattendues, des personnes de différentes disciplines ont appris à poser les mêmes questions dans différentes langues, les participants ont réalisé qu'ils continueraient à travailler dans des domaines qui se recoupent. Du jardin communautaire au marché de producteurs, de la tente du travailleur saisonnier à l'architecture de la terre, du monde des microbes à la coopérative alimentaire – tout sont des points nodaux du même réseau. Documentation, publication et séries d'ateliers futurs ont été proposés – soirées sociales, raki, conversation, réception.

Productions écrites – article, objet esthétique, livre. Newsletter, travaux actuels des participants. Cette réunion n'est pas une fin mais un point nodal dans un réseau continu. Métabolisme socio-économique – comment nous en tant que communautés organisons notre environnement, apport de l'extérieur, traitement à l'intérieur, sortie vers l'extérieur.

Unité du savoir – ne pas rester lié à une seule discipline, regarder le tout. Rhizome – décentralisé, se multipliant horizontalement, des réseaux qui continuent même si brisés. Ces trois concepts sont le cœur du programme

Solunum de birbuçuk et dans la réunion sur la terre ils ont été testés une dernière fois, dans leur forme la plus concrète. Comme la terre : cyclique, vivante, s'éveillant avec la première goutte même quand elle semble sèche.